DE LA PART DE L'AUTEUR

CHRISTOPHE COLOMB

ET SES

HISTORIENS ESPAGNOLS

12 OCTOBRE 1892

PARIS

MDCCCXCII

Extrait de la *Revue critique d'histoire et de littérature*
(nº du 26 septembre-3 octobre 1892)

CHRISTOPHE COLOMB

ET SES

HISTORIENS ESPAGNOLS

(Henry Harrisse)

12 OCTOBRE 1892

PARIS

MDCCCXCII

CHRISTOPHE COLOMB

ET SES

HISTORIENS ESPAGNOLS

Cristobal Colon, su vida, sus viajes, — sus descubrimientos. Por D. José Maria Asensio, Director de la Real Academia Sevillana de Buenas Letras; Correspondiente de la Real Academia de la Historia. Esplendida édicion. Barcelona, Espasa y Compania. Grand in-4, CXLIII, 744 et 904 pp. en 60 livraisons, sans date ni le moindre index.

I

Cette publication « splendide et monumentale » se pourrait aussi appeler une *olla podrida* dans les grands prix. On y voit réunis des chapitres, des livres entiers, empruntés à dix écrivains au moins et depuis longtemps dans la circulation. Thèses hétéroclites ou sans valeur aucune; étalage d'érudition lusitano-génoise faite de pièces et de morceaux pris, comme d'habitude, avec une rare impudence dans certaine histoire de Colomb assez connue; généalogie d'un simple beau-père, accessoire et problématique, fabriquée par un héraut de profession, où sur cinq cent trente lignes il n'y a que six mots se rapportant au sujet, et encore sont-ils dénués de preuve; arguties à la façon du moyen âge touchant un tibia anonyme et endommagé extrait d'une sorte de fosse commune et qu'on appelle pompeusement « les restes mortels de Christophe Colomb », voilà, entre autres curiosités, ce que nous distinguons tout d'abord comme choses « monumentales ».

Puis viennent quelques travaux sérieux, également cueillis à droite et à gauche, mais sans autorisation préalable, ainsi qu'une masse de documents imprimés et mis à la disposition du public dans les bibliothèques des deux mondes. Cette macédoine est enjolivée d'un millier de culs-de-lampe et de vignettes que nous avons longtemps vus la veille du jour de l'an à la vitrine des boutiques : rossignols tirés d'un fond de

magasin du quartier Saint-Jacques [1]. Par amour-propre national, le libraire barcelonais a cru devoir dissimuler la provenance de ces belles images, qui, en somme, constituent le seul intérêt de ce livre d'étrennes.

Dès 1888, l'œuvre splendide a été annoncée *urbi et orbi* en ces termes :

« Le dernier mot n'a pas été dit sur l'histoire de la découverte du Nouveau Monde. On en a donc chargé le directeur de l'Académie des Bonnes-Lettres de Séville, l'excellent señor don José Maria Asensio y Toledo, personne tout ce qu'il y a de plus savante, écrivain excellentissime, dont la critique profonde et extraordinaire marche de pair avec son érudition aussi vaste qu'incomparable [2]. »

Ce langage reflète évidemment l'opinion du public lettré dans le royaume de Castille et peut-être ailleurs. Il rappelle bien par certains côtés les parades de la foire, mais chacun sait que les œuvres scientifiques de fabrication espagnole ont une saveur particulière, quelque chose de *sui generis* dans l'ensemble et le détail, la méthode et les déductions, qui réserve au lecteur patient des surprises sans nombre. Aussi n'avons-nous eu de repos qu'après avoir contemplé à notre aise un des rares exemplaires connus en France de cette ambitieuse compilation.

Notre appétence était d'autant plus vive que le prospectus laisse entrevoir des horizons nouveaux. On y rappelle, imprudemment peut-être, que l'éruditissime Andalous demeure à une portée de pistolet de la Bibliothèque Colombine et de l'Archive des Indes, réceptacles où fourmillent toutes les preuves documentaires imaginables. D'autre part, personnage influent, académicien (fort galant homme du reste), on ne lui pouvait rien refuser. Dans notre imagination surexcitée, en voyant luire ces fallacieuses promesses, nous nous disions : Qui sait, le hasard est si grand, une fois n'est pas coutume, pourquoi ne verrions-nous pas sortir de cette entreprise hybride et péninsulaire des documents jusqu'ici inconnus?

C'est donc d'une main fébrile que nous dépouillâmes ces deux énormes volumes, à la recherche du nouveau et de l'inédit. Voici les résultats de notre fastidieuse opération :

L'ouvrage renferme soixante-sept pièces documentaires. C'est un beau chiffre. Malheureusement il faut en défalquer huit qui ont été publiées dans des livres d'accès facile ; onze provenant du *Las Casas* imprimé deux fois à Madrid (Dieu sait comme!) et quarante six choisies dans la collection de Navarrete, que chacun de nous possède. Quant aux documents inédits, il y en a, au juste, deux, tout petits et d'impor-

---

1. *Christophe Colomb*; par le comte Roselly de Lorgues. Illustré d'encadrements variés à chaque page, culs-de-lampe, têtes de chapitres, portraits, etc., par Yan Dargent, Ciappori, Vierge, etc. Paris, in-4°.

2. «... Persona peritisima, escritor eximio, cuya critica profund y atinada corre parejas con su vasto saber y peregrina erudicion, y que por la circunstancia de residir en Sevilla, donde existe la famosa biblioteca colombina se halla en condiciones por demas ventajosas para llevar à cabo toda suerte de investigaciones referentes à la vida y viajes del ilustre Genoves. » (Page 2 du prospectus.)

tance plus minuscule encore. Le premier est une cédule des Rois-Catholiques récompensant leur courrier pour avoir apporté la nouvelle du retour de Colomb, mais sans détails aucun. L'autre consiste en la déclaration d'un matelot qui raconte avoir vu Pinzon entrer dans le port de Palos plusieurs années après sa mort. C'est-à-dire que sur soixante sept documents, soixante-cinq couraient déjà les rues, — si l'on ose s'exprimer ainsi.

Et alors le critique se demande à quoi bon être savantissime, illustrissime et académicien, d'habiter en face les Archives, si c'est pour obtenir des résultats pareils! Larousse, de son officine du boulevard Montparnasse, eut pu en faire autant, sans se croire de ce chef le génie supérieur attendu depuis trois siècles pour répandre la lumière sur le genre humain.

Au fond, cette école d'historiens, — qui ne fleurit pas uniquement sur les bords du Guadalquivir, — a une sainte horreur du document. Cela s'explique. Il est plus facile de faire des phrases que de tirer au clair un vieux texte. C'est aussi beaucoup moins fatigant. Mais comme l'on doit, fût-ce de loin, suivre l'exemple des autres, nous les voyons alors en Espagne puiser, pour l'histoire du Nouveau Monde, non dans les minutiers poudreux ou les dépôts de manuscrits aussi mal balayés, mais tout simplement dans des recueils de claires copies, faites il y a un siècle. Leurs éblouissants appendices, qui, à première vue, produisent l'illusion de recherches profondes accomplies aux Archives des Indes ou à Simancas, ont donc en général, été pris tels quels, ou mal, dans les deux cents volumes de transcriptions réunies naguère par Muñoz et Vargas Ponce, — quand ils ne proviennent pas, comme dans « l'œuvre monumentale » du señor Asensio, d'ouvrages en vente à prix réduits chez tous les libraires. C'est acquérir de la gloire à bon marché!

Si au moins cet écrivain avait comparé tous ces textes avec les originaux, rétabli l'orthographe du temps, élucidé les passages douteux, comblé les lacunes, annoté les phrases difficiles, indiqué les concordances ou les contraires, reproduit les récits parallèles, retrouvé les noms de personnes ainsi que les dates et identifié les désignations géographiques, son encombrant recueil serait excusable. C'est une grave erreur de croire que ce qui a été une fois fait dans le champ de la paléographie et des recherches documentaires par un Espagnol soit le dernier mot de la science. Et puisque le señor A. semble reprocher à certain publiciste d'avoir conçu, proposé et conduit un travail aussi laborieux et ingrat pour le gouvernement italien (hélas!), il fallait le faire soi-même. Mais, dit le proverbe castillan, on ne doit pas demander à un peuplier de porter des poires.

En fait, depuis longtemps, il n'a paru sur le sujet de la découverte du Nouveau Monde que très peu d'ouvrages témoignant de recherches, même superficielles, dans les archives d'Espagne et de l'Italie. Moins d'auteurs encore ont entrepris la tâche difficile d'arriver à la vérité par

l'analyse critique, patiente et impartiale de toutes les sources de l'histoire. Les quelques travaux conçus dans ce but et avec la loyauté qu'un tel examen comporte, offrent un cadre tout prêt et une mine inépuisable d'utiles renseignements. Aussi, directeurs, ainsi que membres d'académies rurales ou métropolitaines, ex-doyens et professeurs de facultés, folliculaires et encyclopédistes, chacun muni de longs ciseaux, se sont précipités à l'envi sur ces livres, copiant, pillant ce qu'ils en pouvaient utiliser ou comprendre, — presque tous mordant la main qui les a nourris. C'est la piraterie littéraire exercée en ses formes multiples et le plagiat élevé à la hauteur d'une institution !

Mais que de sagesse dans cette manière d'envisager les droits de la science et ceux du prochain ! Pourquoi la peine, les fatigues, les sacrifices ? Consacrer son temps, sa force, ses ressources à recueillir dans la poussière des bibliothèques et des archives, ici un fait, là une date, ailleurs de simples indices oubliés, perdus ; en extraire par l'analyse et les méditations la somme de vérité que ces données renferment, c'est ne point se souvenir qu'il y a des êtres mis au monde exprès pour épargner aux autres ce pénible labeur. Espèce de plèbe, peu nombreuse toutefois, mais flattée de rendre service à tant d'esprits si distingués.

Pour être tout à fait justes, souvenons-nous que ces historiens sont de grands penseurs auxquels si piètre besogne ne saurait convenir. Ce qui répond à leurs rares facultés, c'est la composition de l'histoire en ses grandes lignes, son essence et ses majestueux développements ; laissant aux humbles, comme vous et moi, la fatigue des recherches et l'étude patiente des sources. Malgré soi l'on songe à ces étudiants espagnols qui se présentent au laboratoire de chimie du Collège de France. Après les avoir toisés d'un regard rapide, l'éminent professeur se met en mesure de leur apprendre... à boucher un alambic ou à rincer des cornues. Et ces docteurs Ferrans en herbe, repoussant le serpentin d'un geste noble et fier, de répondre avec hauteur : « Nous sommes venus ici pour élucider les grands principes. »

Voyons donc ce que sont, en histoire, les grands principes.

II

Pour faire un bon récit de la découverte du Nouveau Monde, il faut d'abord se préoccuper d'en réunir les éléments. On utilise d'habitude :

1° Une histoire de Christophe Colomb qui se trouve dans toutes les mains, mais traduite en espagnol : celle de Washington Irving, par exemple. L'agencement se prête au découpage et les pièces de résistance peuvent être détachées sans effort ;

2° Une autre histoire, plus récente, farcie de matières et d'extraits. A la rigueur le travail de M. Harrisse peut suffire. Ce sera la réjouissance.

Il est tout à fait inutile d'examiner ces éléments par le menu. Le résumé

est une ressource précieuse; il simplifie l'opération, met en belle vue l'utile et l'agréable. On devra le feuilleter souvent.

Après avoir levé, paré et mis à part les choses essentielles, on s'en sert pour un nouvel accommodement, sans autre addition qu'une fort modeste garniture. La substance est alors délayée, on l'étale et on s'en pénètre, toujours sans toucher le fond, qui ne se pourrait facilement remplacer. Cette opération exige des soins particuliers et une certaine dextérité. Nous ne saurions lui reprocher que de ne point toujours faire disparaître les éléments employés.

Il ne reste plus qu'à accommoder au goût du jour. L'opérateur alors soutire, avec plus ou moins d'adresse, les primeurs obtenues par d'autres avec peine et fatigue; il leur emprunte aussi l'assaisonnement, car sans ce secours sa préparation serait peut-être insipide. On annonce et l'on sert.

Voilà pour les grands principes. L'application est non moins curieuse à étudier.

D'ores et déjà ce n'est point Christophe Colomb, Génois, étranger « inepte [1] » qui découvrit l'Amérique; mais bien Martin Alonso Pinzon, « astre de première grandeur » (II, 627), véritable Espagnol, né sous le beau ciel de l'Andalousie. Et voici comment notre historien et ses congénères [2] établissent, indirectement, ce fait curieux et assez inattendu.

On ne nie pas que Christophe Colomb partit de Palos et traversa l'Océan; mais avant d'atteindre les terres nouvelles, le courage lui manqua. Il voulut revenir au port, sans avoir accompli sa tâche Heureusement que ledit Pinzon, son lieutenant, mais en réalité son supérieur à tous les points de vue, veillait. Il intervient, il ranime le cœur de Colomb, il impose sa volonté, il indique la véritable route à suivre, et bientôt l'Amérique apparaît à leurs yeux ravis.

Le señor A. rapporte même (I, 286-7) les paroles exactes qui furent échangées en cette occurence mémorable :

« Les trois caravelles ayant été réunies à la porté de la voix, Martin Alonso Pinzon dit à l'Amiral :

« Que me veut Votre Seigneurie ?

« Et Colomb répondit :

« Martin Alonso, les gens qui sont à mon bord murmurent et veulent s'en retourner. C'est aussi mon sentiment, car depuis assez longtemps nous naviguons sans avoir trouvé la terre.

« Et Martin Alonso de répliquer avec la dernière énergie :

« Faites pendre haut et court ou jeter à la mer une demi-douzaine de ces gens. Et si vous n'osez le faire, moi et mes frères nous irons sur votre navire et l'exécuteront

---

1. *Inepto*. Conférence faite par le señor Luis Vidart à l'Athénée de Madrid, aux applaudissements de l'auditoire : « asi se lo probo la concurrencia con sus aplausos », dit *El Imparcial*.

2. Señor Asensio, *op. cit.*, I, 286. Señor C.-F. Duro, académicien, *Juicio critico*, couronné par la Société Colombina onubense; conférence faite à l'Athénée de Madrid, par le même, le 23 décembre 1891, etc., etc.

incontinent. Une flotte envoyée par l'ordre de si grands monarques ne saurait revenir sans apporter de bonnes nouvelles.

« Sur ce, l'Amiral (Colomb) se soumit à la ferme volonté du capitaine de Palos (Pinzon [1] »).

Ce dialogue, qui tient de l'opérette, à la façon surtout dont le señor A. l'encadre et l'agrémente, est emprunté non à un témoin oculaire, comme bien l'on pense, mais à une déclaration faite près d'un demi-siècle après le prétendu événement, par un individu inféodé aux Pinzon et leur proche parent, répétant, de son propre aveu, ce que ces derniers lui serinèrent [2], au cours de procès qu'ils perdirent toujours devant le Conseil des Indes. Nous ne pouvons en ce moment, faute de temps et d'espace, démontrer l'inanité de ces allégations qui suintent le mensonge par tous les pores et sont une insulte au sens commun. C'est partie remise, mais les académiciens et conférenciers de la Péninsule ne perdront pas pour attendre.

Il serait oiseux de passer en revue la partie narrative du *Cristobal Colon*, du señor Asensio. Le lecteur sans doute est déjà convaincu qu'on ne saurait y découvrir des faits nouveaux ou mis en lumière de façon à rejeter dans l'ombre les histoires de la découverte du Nouveau Monde, passées ou présentes, laïques ou cléricales. Aussi le colloque ci-dessus n'a-t-il été reproduit qu'afin de signaler en passant la campagne entreprise par l'Académie espagnole, dite de l'Histoire, agissant en la qualité individuelle de ses membres les plus distingués, le président du conseil des ministres en tête, pour faire croire aux populations que Christophe Colomb n'était qu'un imbécile [3] et que la première place dans ce grand événement appartient, non pas au célèbre Génois, mais bien à leur compatriote Pinzon. C'est une pure baliverne, *cosa de España*, qu'il importait cependant de mettre en évidence.

Notre but aujourd'hui est seulement d'exposer les procédés de critique et le genre de science des travaux d'histoire préconisés à Séville, à Madrid, partout en Espagne. A cet égard, le livre du señor Asensio est un échantillon précieux, un type achevé dont nous devions montrer à nos lecteurs toutes les beautés.

III

Afin de mieux saisir les procédés de l'école historique espagnole en général et du señor Asensio en particulier, il suffit de mettre en relief

---

1. *Altamente complacido el Almirante con la atrevida resoluciòn del capitan de Palos*, I, 287.

2. *Hernan Perez Mateos, de edad de mas de 80 años* (il ne fit cependant pas partie du voyage de découvertes), *primo de Martin Alonso Pinçon, dixo que no la sabe mas de aver oydo dezir a los dichos Martin Alonso Pinçon e sus hermanos.* (*Memorias de la Academia Real de la Historia*, t. X, p. 263.)

3. Voir les citations de quelques-unes de ces conférences de l'Athénée de Madrid, à la fin de notre article, et *Christophe Colomb devant l'Histoire*.

ce que le *Cristobal Colon* de cet écrivain donne pour du nouveau. Par la pensée nous pourrons alors remonter aux grands principes.

Il y a un épisode bien connu de la vie de Colomb; c'est l'hospitalité qu'un moine de la Rabida lui accorda au moment où, découragé, il quittait l'Espagne pour aller offrir ses services à la France. De ce religieux appelé Juan Perez et d'un autre, nommé Antonio de Marchena, ancien confesseur, dit on, de la reine Isabelle, les historiens ont fait un seul individu. Las Casas avait cependant indiqué que c'étaient deux personnes; mais il importait de démontrer l'erreur par des rapprochements et avec des preuves documentaires. Ce problème ne pouvait manquer de séduire le señor A. et, en effet, il a déclaré l'avoir enfin résolu. Sa solution nous a même été servie plusieurs fois [1] et les savants espagnols semblent y voir une des belles conquêtes de l'esprit critique, digne d'être remémorée dans leurs correspondances [2].

Par un phénomène bizarre, les autorités, les preuves et le résultat exposés par le señor A. en 1889-90, se trouvent déjà en toutes lettres dans un livre paru à Paris six années auparavant et que le docte Andalous n'a pas cessé d'avoir sous les yeux lorsqu'il écrivait le sien. Voici un échantillon de ce que, par euphémisme, nous appellerons dorénavant *coïncidences :*

Mr. Asensio, *Cristobal Colon*, t. I, chap. x, p. 152-168, publié en 1889-90.

« Dijera el marinero que à *dos pobres frailes* debian los Reyes Catolicos el descubrimiento de las Indias.

« Los cronistas de Indias e historiadores del Almirante solo se ocupan de uno.....

« Fueron dos, Antonio de Marchena y Juan Perez. Pero se ha causado una gran confusion con estos dos personajes, y hoy ofrece trabajo el desvanecerla.

« A fray Juan Perez no le conoció, no pudo tratarle con intimidad Colon.

« Y preguntaremos: Podria Colon llamar *fraile*, con ese término seco, à fray Deza? etc., etc.

« Los *dos frailes* fueron á no dudar fray Juan Perez y fray Antonio de Marchena. »

Autorités : Provision du 23 mars 1492. Lettre royale du 5 septembre 1493. Relation originale du troisième voyage. Déposition de Garci-Hernandez. Las Casas. Gomara.

Mr. Harrisse, *Christophe Colomb*, t. I, chap. xv, p. 364-372. Publié en avril 1884.

« Colomb ne reconnaît avoir d'obligations qu'à deux religieux. Quels furent ces deux moines?

« Tous les historiens font de Antonio de Marchena et de Juan Perez une seule et même personne. Cette confusion demande à être examinée.....

Et conséquemment en 1492, Colomb ne connaissait pas encore Juan Perez.

« Un moine » est-ce l'expression dont l'Amiral se serait servi pour parler de Deza? etc., etc.

« Nous pensons donc que les deux moines étaient Antonio de Marchena et Juan Perez. »

Autorités : Provision du 23 mars 1492. Lettre royale du 5 septembre 1493. Relation originale du troisième voyage. Déposition de Garci-Hernandez. Las Casas. Gomara.

Le señor A. cite, en plus, une lettre, mais qui fait double emploi avec celle que mentionne M. H., et une déposition dont les détails

1. *La España moderna,* Madrid, sept. 1890.
2. *La Revue historique,* Paris, mai-juin 1891, p. 108.

n'ajoutent rien aux allégations probantes avancées par ce dernier. Le travail du señor A. est donc, à proprement parler, une simple paraphrase de celui du publiciste américain, que d'ailleurs sur ce sujet il évite avec soin de citer. La distinction entre les deux moines doit avoir été établie d'une manière bien patente pour qu'un académicien espagnol [1] se soit résigné dernièrement à reconnaître que *la confusion fue puesta en claro par el Sr. Harris de dos personas distintas.*

Nous possédons fort peu d'indications permettant de connaître la vie de Colomb avant qu'il vint en Espagne et elles ne sont pas faciles à découvrir. Le señor A. a remarqué dans le testament de l'Amiral, ou ailleurs, un legs qui, par implication, établit sa présence à Lisbonne en 1482.

Mr. Asensio, t. I, 133.

« Esta ultima indicacion parece que designa la época en que fueron contraidas aquellas deudas... Como en el tiempo que duró su matrimonio se dedicó á algunos negocios mercantiles, no es tampoco violento suponer que de sus resultas quedaran aquéllas. »

Mr. Harrisse, t. I, 266, 302.

« Colomb semble s'être livré au commerce. Ainsi les sommes qu'il ordonne *in articulo mortis* de faire tenir aux héritiers de Génois établis à Lisbonne en 1482, sont évidemment des dettes contractées au cours d'opérations commerciales. »

Ainsi le señor A. s'est aperçu que ce legs était une manière de payer des dettes contractées à Lisbonne et que Colomb a dû, en conséquence, s'occuper de négoce en Portugal. C'est faire montre de perspicacité. Chose singulière et preuve que les beaux-esprits se rencontrent, dès 1884, comme le lecteur vient de le voir, un écrivain trouvait à Paris ce qu'un autre écrivain était destiné à découvrir à Séville six ans plus tard.

C'est surtout par la version latine de l'épître de Colomb que fut connue en Europe la nouvelle de la grande découverte. Notre auteur, avec son coup d'œil ordinaire, a noté que la date est fautive; M. H. aussi, du reste.

Mr. Asensio, t. I, 397.

« En la traduccion latina hecha por Leandro Cosco, se estampó la fecha de la postdata á 14 de Marzo *(pridie idus Martii)* pero es error manifiesto del traductor. »

Mr. Harrisse, t. I, 440.

« La version latine est datée *Ulisbonæ pridie idus Martii;* mais c'est par erreur, car le 14 mars, Colomb avait quitté Lisbonne. »

Ce n'est pas grand'chose, certainement, mais les brindilles montrent de quel côté le vent souffle.

L'ordre des Franciscains mène grand bruit depuis plusieurs années à propos de la première messe qui fut dite en Amérique. Ils en attribuent l'honneur au Juan Perez précité. On comprend que le señor A. ait voulu répondre à cette assertion et il l'a fait excellemment. Mais quel air de famille entre son langage et celui du publiciste américain!

---

1. Sr. Fabié, *Boletin de la R. Academia de la Historia*, janvier 1892, p. 31.

Mr. Asensio, t. I, 641.

« Muchos historiadores de la religion franciscana han pretendido que fray Juan Perez acompaño à Colon, pero es lo cierto que no se suple de modo alguno el silencio de los testigos provinciales. »

Mr. Harrisse, t. I, 371.

« Il n'y a rien de fondé dans la légende monacale d'après laquelle Juan Perez aurait accompagné Colomb lors de son second voyage et qu'il serait le premier prêtre qui aborda au Nouveau Monde. »

Le señor A. a également compris l'importance d'établir que Colomb ne se maria pas aux Açores mais bien à Lisbonne, car nombre de circonstances capitales découlent du lieu où se passa cet événement. M. H. a aussi résolu le problème et deviné mot pour mot, ce que le señor A. devait avoir la bonne fortune d'énoncer six ans après.

Mr. Asensio, t. I, 48, 51.

« Para nosotros es indudable que el matrimonio de Cristobal Colon no se celebró en la isla de Madera ni en la de Puerto Santo, sino en la ciudad de Lisboa.

« Si por el contrario... era de la familia de Mogniz..... también debió verificarse el enlace en Lisboa, pues no hay noticia de que su padre, ni nadie de su familia, viviera fuera de Portugal.

« Si aquella señora era hija, como dice Fructuoso, aunque hay dificultad insuperable en los años, de Perestrello... pues la razon porque la viuda consintió en ceder el mando de la isla à su cuñado Pedro Correa en el año 1458, fué porqué no le sentaba bien el vivir en la isla, y le fatigaba el morar en ella. »

Mr Harrisse, t. I, 295.

« Pour nous, il est certain que le mariage ne fut célébré ni à Madère, ni dans aucune des îles de l'Afrique portugaise, mais à Lisbonne même.

« Si Philippa avait été une Moniz, elle aurait résidé dans cette ville [Lisbonne], car ni son père ni aucun membre de sa famille, au xve siècle, n'a vécu hors du Portugal.

« Si au contraire elle fut une Perestrello, c'est encore à Lisbonne que le mariage dût se faire, car nous voyons par Fructuoso que la raison pour laquelle sa mère consentit à céder la capitainerie de Porto Santo, en 1458, à son beau-frère Pedro Correa, c'est qu'elle était fatiguée de vivre dans cette ville. »

Il est évident que l'imprimeur a oublié d'ajouter au texte espagnol des guillemets, pour indiquer une simple citation espagnolisée et le nom de M. H. comme auteur du passage si fidèlement cueilli. En vérité on ne sait plus à qui se fier, et les typographes deviennent d'une indifférence tout à fait déplorable. D'autre part, le señor A. ne paraît se rappeler que M. H. a traité le même sujet, qu'à propos de la branche des Muniz, prouvée par ce dernier être celle de Gil Ayres. C'est ce qui s'appelle faire la part du feu : autre euphémisme !

On ne cessait d'affirmer que les restes de Christophe Colomb, après sa mort, arrivée en 1506, étaient restés à Valladolid jusqu'en 1513. Le señor A. a fort bien vu que cette date était erronée et qu'ils furent transférés à la chartreuse de las Cuevas, près de Séville, plusieurs années auparavant. C'est encore une *coïncidence*.

Mr. Asensio, t. II, 620.

« Lo que han fijado la fecha de la traslacion en el año 1513 no se fundan en dato atendible... sino en una simple noticia comunicada, según parece, por el archivero Tomas Gonzales. »

Mr. Harrisse, t. II, 142.

« L'assertion que cette dépouille mortelle resta consignée à Valladolid jusqu'en 1513, est inexacte. Elle provient sans doute des notes qui furent fournies par S. Martin et Tomas Gonzales. »

« Y hemos de llamar desde luego la atencion sobre las frases que usa el testador... dondé yo mandé el dicho cuerpo el año de quinientos nueve. »

Autorités : P. Espinosa, *Historia de Sevilla*. Testament de Diego Colon, 16 mars 1509. *Protocolo del Monasterio de Las Cuevas*, ms.

« Diego rappelle qu'en l'année 150), il fit déposer le corps de son père à la Chartreuse de Las Cuevas : *el año de quinientos nueve*. »

Autorités : P. Espinosa, *Historia de Sevilla*. Testament de Diego Colon, 15 mars 1509. *Protocolo del Monasterio de las Cuevas*, ms.

Ajoutons que cette importante circonstance est connue seulement par le testament de Diego Colomb qu'a publié M. H. en 1884.

Puisque nous parlons archives, il est à noter qu'une des choses utiles de l'ouvrage de M. H. [1] consiste en la publication de nombreux documents inédits. On y remarque, par exemple, la série presque complète des actes testamentaires des frères de Colomb, actes qui jettent un jour nouveau sur leur vie privée.

Eh ! bien, on a le plaisir de revoir ces pièces en de longs extraits dans le livre du señor A. (II, 700, 708), sans la moindre référence, naturellement, aux sources d'où ce dernier les a tirées ; c'est-à-dire du *Corpus* inséré par M. H. Le fait que les documents se conservent dans la ville où est aussi la demeure du savant andalous et même qu'il ait eu l'obligeance de mettre le paquet à la poste (p. LVI) n'expliquent pas suffisamment sa façon primesautière de s'en servir. Et, à ce propos, donnons un détail qui montre sous son vrai jour la haute conception que l'on a des études historiques au pays d'Espagne. Ces actes étant des testaments, imaginez-vous, lecteur, que les archivistes voulurent exiger de celui qui avait eu la pensée de faire des fouilles, les frais de légalisation et de chancellerie, tout comme s'il s'agissait d'un procès d'hoirie et que M. H. se fut porté héritier des nippes laissées par Diego Colomb il y a trois cents ans ! Mais rendons à César ce qui appartient à César. Il nous revient que sur les protestations venues de Paris et obligeamment transmises par le señor A., la note fut finalement réduite d'un quart, — par pure amitié pour cet influent citoyen.

Un document de la plus haute importance est, d'avis unanime, la lettre que Toscanelli écrivit à Colomb, bien avant la découverte du Nouveau Monde et lui communiquant ses idées sur la navigation à entreprendre par la voie de l'ouest. Elle était connue depuis trois siècles, mais seulement dans une version italienne, sujette à caution. C'est donc avec une véritable surprise que les savants ont vu apparaître dans le livre du señor A. le texte original latin.

Mais une chose extraordinaire, c'est le trompe-l'œil qui l'enjolive. « Nous présentons, dit le señor A., les deux textes principaux de cette

---

1. *Christophe Colomb. Son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants. D'après des documents inédits tirés des archives de Gênes, de Savone, de Séville et de Madrid. Études d'histoire critique.* Paris, Leroux, 1884, 2 vol. grand in-8°.

intéressante épître à cause de la *rareté* et *nouveauté* du latin (I, 251). » Ici encore le docte Sévillan a grand soin de passer le nom de M. H. sous le plus complet silence. Or c'est ce dernier qui, avant tout autre, a reconnu, publié, annoté et mis en lumière, le texte original, quatre fois au moins : 1° en Andalousie même dans l'année 1871 ; 2° à Paris ; 3° à Leipzig, en 1872 ; 4° par un fac similé photolithographique.

Le texte que donne le señor A. est pris, avec une désinvolture à nulle autre pareille, de l'édition sévillane de M. Harrisse. L'idée d'épeler *gratia, navigationem, intelligentia,* les mots écrits dans le prototype *gracia, navigacionem, intelligencia,* ne suffira guère pour masquer cet ingénieux démarquage.

Le document, découvert par le bibliothécaire de la Colombine en 1860, était montré depuis dix ans à tous les étrangers de passage à Séville, uniquement comme autographe de Colomb et sans qu'on soupçonnât le moins du monde son véritable caractère. Ledit bibliothécaire a avoué ce fait curieux dans une lettre rendue publique à Paris en 1874 [1]. De mauvaises langues prétendirent même qu'elle ne donnait qu'une partie de la vérité. « Pául le médecin », seul nom inscrit dans l'épître florentine pour désigner le correspondant, est un vocable qui ne disait rien du tout, semble-t-il, aux savants de l'Andalousie. Les plus érudits seulement auraient eu une opinion : c'est que le nommé Paul était Marco Polo. Ce doit être une affreuse calomnie.

IV

Nous pourrions multiplier les exemples de *coïncidences* de ce genre ; mais il reste trop d'autres beautés à décrire.

C'est lorsque le señor Asensio vole de ses propres ailes qu'apparaît le grand sens critique des historiens espagnols. Il n'est pas rare, par exemple, de les voir faire fonctionner leurs héros longtemps après qu'ils furent morts. Ainsi le savant biographe andalous (II, 621) endosse un extrait de Garibay qui enterre Maria de Toledo, bru de Christophe Colomb, en 1545. Cela ne paraît pas avoir empêché la noble dame de rédiger son testament le 27 décembre 1548 et de mourir, une seconde fois, le 11 mai 1549, comme le señor A. eût pu le voir en consultant l'appendice du livre de M. H. (docs. IX et X), qu'il avait justement sous les yeux. Mais ce n'est pas pour cette catégorie d'historiens que sont faites les preuves justificatives. Parmi les deux nouveautés documentaires du señor A. (I, 263) nous remarquons la déclaration du matelot Juan de Aragon qui, en 1552, dit avoir rencontré Martin Alonso Pinzon dans le port de

---

1. *Io conocia hace años el testo latino de la carta de Toscanelli, pero no le daba importancia, creyendo que el original era el italiano. M. Harrisse le ha dado gran interes y nos ha sacado de nuestro error, por lo que le deben estar agradecidos los aficionados. — José Ma. Fernandez. Sevilla, dic. 23, 73.* (*Bulletin de la Société de Géographie* de Paris, oct. et nov. 1874, p. 256.)

Palos vers 1496, alors que ce dernier mourut en 1493. Mais le chef-d'œuvre du genre, c'est la découverte annoncée à son de trompe par un congénère (I, 428-29) et que notre érudit sévillan reproduit, propage et admire de tout son cœur : à savoir que Toscanelli, onze ans après qu'il fut mort et enterré, envoya à un compatriote une lettre que Christophe Colomb venait de lui adresser. Voici la genèse de cette trouvaille, assez typique :

Un curé de Lisbonne, assoiffé de science, acheta l'autre jour chez le plus achalandé des bouquinistes la traduction de Sacrobosco faite par Vicenzo Dante de Rinaldi et publiée par son petit-fils Egnatio, à Florence, en 1571. Il remarqua, avec ses yeux de lynx, ce que tout spécialiste connaît [1] et a rejeté comme apocryphe, c'est-à-dire le passage mentionnant une lettre de remerciements que Christophe Colomb aurait envoyée à Toscanelli lorsqu'il revint de sa mémorable expédition en 1491 *(sic)*, et que l'astronome florentin se serait empressé de communiquer audit Dante. Et alors, ouvrant un Larousse quelconque, le curé lisbonnais, frappé d'une idée subite, y vit la preuve inéluctable que Toscanelli n'est pas mort en 1482. Le señor A., à son tour, se hâte de porter à la connaissance du monde savant ce fait inattendu. Christophe Colomb lui-même ne fut pas plus heureux lorsqu'il découvrit l'Amérique. Il nous semble entendre l'éclat de rire qui, à cette mirifique nouvelle, dut résonner de Turin jusqu'à Florence!

En effet, les écrivains habitués à consulter les sources, savent que la date de la mort de Toscanelli, aux ides de mai 1482, est prouvée par Bartolomeo Fonti, son concitoyen et contemporain, qui la rapporte dans ses *Annales ab anno 1483* [2], et par d'autres documents, qu'enfin Rastelli, à Pérouse en 1574, et les Juntes dans leur seconde édition de 1579 de cette version italienne de Vicenzo Dante de Rinaldi, firent disparaître ce flagrant anachronisme. Mais à Lisbonne et à Séville on n'y regarde pas de si près!

Du reste, rien de malléable comme les dates et les noms sous la scrupuleuse manutention de cette famille d'historiens. Le señor A. (I, 12, 16) fait naître Christophe Colomb en 1436. Alors il y a trente-deux années de différence entre lui et son frère Diego; car un acte notarié établit que ce dernier n'avait guère plus de seize ans en 1484. Notre ingénieux biographe répond (I, 214), qu'on doit lire 1464. Pourquoi? Pour l'unique raison que la date de 1484 le gêne. Ailleurs (I, 18) il fait naître Diego en 1446, ce qui nous le montre au séminaire, étudiant pour entrer dans les ordres [3], passé l'âge de cinquante-deux ans. Comme

---

1. Uzielli, *L'Epistolario Colombo-Toscanelliano e i Danti;* Roma, 1889, in-8°.

2. *Apud* Filippi Villani, *Liber de civitatis florentiæ*, édition de Galletti, Firenze, 1847, in-8, p. 159.

3. Dans l'acte du 22 février 1498, Colomb ordonne qu'on mette son frère cadet Diego à même de vivre convenablement, attendu qu'il a l'intention d'entrer dans les ordres : *porque el quiere ser de la Iglesia;* Navarrete, II, 230.

c'est probable! On lui montre une autre pièce authentique énonçant qu'au 30 octobre 1470, Christophe Colomb n'avait encore atteint que la majorité de dix-neuf ans [1]; en d'autres termes, qu'il est né entre 1446 et 1451, et une série complète de documents tirés du notariat génois, établissant la filiation entière de Colomb. A ces preuves, le señor A. oppose (I, 20) le raisonnement suivant, qui est une perle : M. H. dit lui-même que les recherches dans les archives de Savone ne peuvent être menées à bien que par d'habiles paléographes, car le latin et l'écriture du xve siècle dans la Ligurie sont presque indéchiffrables. Donc ces documents ne doivent être acceptés qu'avec les plus expresses réserves. — Donc ils ne signifient rien du tout!

Certainement que les manuscrits génois et savonésiens du xve siècle ne se lisent qu'avec la plus grande difficulté! Mais les pièces de ce genre produites par M. H. ont-elles été exactement lues, comprises et publiées? Voilà toute la question. Si non, alors dites-nous où, comment, pourquoi, — si vous en êtes capables! La réponse est un autre bijou :

« M. H. rapporte qu'au 30 octobre 1476 (notez bien cette date! — *sic*), trois Colombo de Quinto envoyèrent l'un d'eux en Espagne *ad inveniendum dominum Christoforum de Colombo Armirantum Regis Ispaniæ*. Or, comment est-il possible qu'en 1476 on ait qualifié Christophe Colomb d'amiral espagnol, quand ce titre lui fut octroyé seulement des années et des années après? » *Ergo*, etc., etc. (I, 20).

L'ingénieux critique sait parfaitement que c'est un chiffre transposé par l'imprimeur et qu'on doit lire non 1476, mais bien 1496, comme il le prouve d'ailleurs chaque fois que les exigences de son récit le portent à se servir de ce document même (I, 189, 194). Le señor A. rappelle l'Aristarque clairvoyant qui, pour semblable motif et avec l'accent d'une science indignée, nous reprochait naguère de faire mourir l'empereur Charlemagne en 1814!

Historien critique, M. H. a pour méthode d'examiner sous toutes les faces chacune des questions controversées et d'analyser séparément ce qu'on pourrait appeler les preuves ou indices parallèles; puis de faire converger les résultats vers un point central. Ce système dépasse évidemment la compréhensibilité des adversaires du publiciste américain qui eux, beaucoup plus forts, se contentent une fois pour toutes d'éjaculer des affirmations. *Pourquoi donner une raison? Elle pourrait être mauvaise*, dit une vieille formule de chancellerie. Voyons donc encore quelque application de leurs immortels principes.

Christophe Colomb déclare être venu au monde dans la ville de Gênes et M. H. croit fermement que c'est la vérité. Mais, fidèle à sa déplorable manière de raisonner, il a demandé la confirmation de cet aveu aux

---

1. Nous recommandons aux jurisconsultes qui aiment à s'instruire, les objections que le señor A. (avocat au barreau de Séville) oppose (I, 216) à cet acte notarié, qui a pour base les principes bien connus du droit romain et du droit génois au sujet des différentes majorités.

archives du tabellionat génois. Ayant établi que Colomb naquit au plus tôt en 1446, il devait en bonne logique prouver de même l'existence du domicile de son père dans l'enceinte de Gênes à cette date. Malheureusement les actes notariés alors connus ne l'y montraient pas avant 1451. Le publiciste américain eut la faiblesse de reconnaître que ce hiatus le gênait fort et, jusqu'à plus ample informé, de suspendre son jugement. Les grands logiciens de Séville et de Lisbonne, qui n'ont jamais rien pratiqué de pareil, habitués qu'ils sont à fournir sur le champ réponse à tout, se gaussèrent et se gaussent encore d'une telle franchise, pour eux inimaginable (I, p. LIII, 204). Et, d'accord avec leurs principes, nous les voyons ignorer le petit paragraphe suivant du livre de M. Harrisse :

« *Supra*, t. I, p. 220, on lit ceci : Ce qu'il faudrait savoir, c'est en quelle année Domenico Colombo vint se fixer à Gênes. Si ce fut avant 1445, son fils Christophe y naquit certainement.

« Aujourd'hui même, nous recevons un contrat qui montre Domenico Colombo exerçant la profession de tisserand à Gênes, *dès l'année 1439*... On doit donc admettre que le découvreur du Nouveau Monde naquit dans l'enceinte même de la ville de Gênes. Ainsi se trouverait confirmée son assertion : *de la ciudad de Genova sal y en ella naci.* »

Pour ne pas être injuste à l'égard des loyales objections de ces savants péninsulaires, il nous faut aussi rappeler que l'acte de 1439 et sa place précitée se trouvent seulement aux pièces justificatives de l'ouvrage qu'ils critiquent (*Christophe Colomb*, II, 402).

Nous pourrions donner bon nombre d'exemples, non moins remarquables, du savoir, des raisonnements, de l'intuition et des coïncidences qui forment la trame du *Cristobal Colon* du señor Asensio. Mais il faut se borner, surtout quand douze pages ont été consacrées à un livre de ce genre, quels que soient ses mérites d'ailleurs. C'est avec regret. Le lecteur eut trouvé de l'agrément à suivre l'historien andalous, à le voir décrire et déclarer digne d'attention (I, 477-79) la fumisterie qui fait du nom d'Amérique un vocable nicaraguaque, complètement inconnu ; faire d'un petit-clerc de notaire [1] un vénérable moine franciscain et même le confesseur de Colomb *in articulo mortis ;* transformer un pauvre tailleur d'habits nommé Giovanni Colombo en un brillant capitaine de la marine royale d'Espagne, appelé Giovanni *Antonio* Colombo, et ce, avec des airs de triomphe comme Christophe Colomb lui-même dût en pousser lorsqu'il aperçut pour la première fois les terres nouvelles (II, 194) ; démontrer selon la méthode andalouse (I, 434-35) que

---

1. Si le démarquage est chose commode, il présente parfois des inconvénients. *Aquel religioso franciscano Gaspar de la Misericordia, que tal vez fué son confesor* (II, 613) est une paraphrase, flanquée d'une affirmation arbitraire, de la note de M. H. « Nous n'avons d'autre autorité pour le caractère religieux de ce témoin que son nom *de la Misericordia*. C'était probablement un moine franciscain et son confesseur » (*Christ. Colomb*, II, 152). Ce Gaspar était en réalité un jeune clerc du notaire Pedro de Hinojedo (*Memorial del Pleyto*, f. 14, n° 103).

la lettre de Colomb imprimée en espagnol est sortie des presses de Ungut et Stanislas, de Séville, alors que les caractères typographiques et le filigrane de cette plaquette ***absque nota*** ne ressemblent en quoi que ce soit à ceux qu'employèrent jamais ces imprimeurs; mais avec un appareil de raisonnements qu'il faut avoir vu de ses yeux pour y croire [1]; faire du voyageur-géographe Alessandro Zorzi un ambassadeur vénitien, connu exclusivement à Séville (II, 689); fixer la mort de Christophe Colomb au 20 mai 1506 (II, 613, 616), parce qu'il mourut le jour de l'Ascension, qui justement tomba cette année-là le 21; découvrir et répéter (I, 19) que le beau-frère de l'Amiral, appelé jusqu'ici dans les documents Giacomo Bavarello, se nommait Santiago, ce qui est assurément le prénom du charcutier génois le plus bizarre qui se puisse voir; donner de travers le blason plus ou moins authentique de Colomb (I, 193, 514); exclure avec la plus noire ingratitude (I, p. LXIX) M. Roselly de Lorgues des historiens sérieux de l'Amiral, tout en représentant le vénérable écrivain sous les traits du cardinal Donnet, soutane, grand cordon de la Légion d'honneur et le reste (I, pp. LXXI, LXXXIII) [2]; venir raconter (II, 752) que lorsqu'en 1795 les Espagnols déterrèrent d'un charnier de la cathédrale de Santo-Domingo le tibia anonyme précité, ils mirent la main sur les restes mortels de Christophe Colomb « avec autant de certitude que si aujourd'hui on exhumait le cercueil de Napoléon de la chapelle des Invalides »; mettre « Alberto Toglieto (*vulgo* Uberto Foglieta), né seulement en 1518, parmi les contemporains de Christophe Colomb (I, 200); raconter dans les plus grands détails et de façon à nous tenir suspendu à ses lèvres (I, 102), les amours du célèbre marin avec Béatrice Enriquez, — comment à l'âge de cinquante et un ans il séduisit « dans l'aristocratique demeure (?) des Enriquez de Arana cette jeune fille (?) parée de tous les dons (?), qui à une extrême beauté (?) unissait une haute intelligence (?), un cœur aimant, passionné (?) plein de tendresse [3], (il n'a pas dû s'ennuyer !) ». Nous eussions aussi vu notre historien si bien renseigné, commenter d'une voix émue un mauvais croquis de quelque dessinateur de la seconde moitié du XVIe siècle pour une apothéose de Colomb, que ce dernier nonobstant aurait fait de sa main et modestement « envoyé lui-même à sa patrie [4] » : — affirmation

---

1. Voir l'article *Qui a imprimé la première lettre de Colomb ?* dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1892, III.

2. Autre inconvénient du démarquage.

3. Tout, absolument tout ce que les documents nous avaient appris jusqu'ici sur Béatrice Enriquez, c'est que Christophe Colomb lui fit un enfant et, pour la consoler, 296 francs de rente. Nous ne serions pas fâchés de voir les documents sur lesquels le savant Andalous s'appuie pour tous ces intéressants détails.

4. *Cristobal Colon remitió a su patria el dibujo* (I, p. CI). Jal, à qui l'attribution est empruntée s'est contenté, pour l'envoi, d'un « probablement ». A notre sens ce croquis est un projet de fresque ou de tableau fait pour Ottavio Oderigo, doge de Gênes en 1566, et qui posséda le cartulaire de Colomb dans lequel il se trouvait placé.

dont le caractère biscornu n'échappera à personne; le faire émigrer en Portugal (I, 46) entre les années 1470 et 1471, quoiqu'un notaire ait reçu son témoignage en Ligurie au 20 mars 1472, avec la qualification de « tisserand de Gênes »; s'imaginer (I, 17) qu'il y eut une famille primitive et protogénique appelée Colombo, de laquelle descendaient tous les Colomb qui se répandirent sur la terre; comme, par exemple, le vieil acacia du Jardin des Plantes se trouve être le père de tous les faux-ébénistes plantés en Europe; discuter gravement (I, 388), l'authenticité de l'étonnante noix de coco contenant le récit autographe de la découverte du Nouveau Monde et pêchée sur les côtes du Maroc en 1852 par le capitaine Le Mice-Terrieux;... et ainsi de suite jusqu'au bout du présent fascicule, si nous ne craignions de fatiguer le lecteur.

Ces traits d'érudition et de critique espagnoles, les coïncidences même que nous avons indiquées et d'autres encore, ne partent pas d'un mauvais naturel. Loin de nous cette pensée. L'auteur est au contraire animé des meilleurs sentiments. Ainsi, à l'encontre de ses compatriotes, il se refuse à admettre que Bobadilla accomplit un acte méritoire en chargeant de chaînes l'homme qui découvrit de l'Amérique. Il croit encore moins que Pinzon fit une chose toute naturelle en abandonnant Colomb, pour venir avant lui apporter la grande nouvelle et le frustrer de sa récompense. Quand le nom du grand Génois vient sous sa plume, il ne rappelle pas, avec une joie manifeste, comme les conférenciers et conférencières de l'Athénée de Madrid, « son ambition, son népotisme, sa dureté, sa cruauté, son prurit esclavagiste *(sic)*, et sa soif de l'or, restes de ses anciennes pratiques de corsaire et de boucanier [1] ». Il ne le qualifie pas non plus, à l'exemple de ces éloquents orateurs des deux sexes, de ***despota, disleal, concusionario, inhumano, desorganizador é inepto*** [2], c'est-à-dire d'imbécile et de scélérat : moyens immanquables, — à ce que nous supposons, d'après les commentaires de certains journaux madrilènes, — de récolter les applaudissements de l'auditoire. Le señor A. pousse même la générosité jusqu'à « s'expliquer tous les actes de Christophe Colomb par le fait que dans son cerveau il y avait une très grande intelligence unie à une forte imagination » (II, 211). M. de La Palice n'eût pas mieux dit.

Comme le lecteur s'en est sans doute déjà aperçu, les détails ne manquent pas d'une certaine originalité. Cependant l'idée du caractère et de l'œuvre qui se dégage du livre du señor Asensio ne diffère pas sensiblement de celle que nous laisse la lecture de tant d'autres histoires de

---

1. « Sus devaneos más ó menos clandestinos (?), su ambición, su nepotismo, su dureza y crueldad, su prurito esclavista y su sed de oro, rezagos de sus viejas mañas de corsario y bucanerio. » Conférence faite à l'Athénée de Madrid le 4 avril 1892, par la señora Dª. Emilia Pardo Bazán. Concernant ces conférences instituées pour célébrer d'une façon si particulière la mémoire de Colomb, voir *Christophe Colomb devant l'Histoire* (sous presse).

2. Conférence faite audit Athénée par le señor Luis Vidart.

l'Amiral et, somme toute, c'est assez naturel. Ce ne sont donc pas l'ordonnance, le récit et les considérations générales qui appellent surtout l'attention, mais la manière, le procédé, la facture.

Le critique y surprend d'abord une naïve confusion entre le tien et le mien, parfois inconsciente, toujours sans repentirs ; des effets d'optique magnifiant ce qui émane de soi-même, avec apparence inverse quand il s'agit d'autrui ; une sûreté de main incontestable dans les recherches et un essor que rien n'arrête. Il y remarque aussi, sans étonnement, une crédulité enfantine, la vue courte et vague, des envolées irréfléchies; enfin la superbe assurance de tout savoir, tout expliquer, tout résoudre de par la science infuse. Ah ! il était sûrement de la famille le citoyen à qui l'on demandait s'il savait jouer du violon. « Je ne sais pas, répondit l'Andalous, je n'ai jamais essayé. »

Cet ensemble de phénomènes n'est pas le propre d'individus séparés. Il appartient à un type, immuable et défini, évoluant dans le même milieu, toujours avec des effets identiques. En histoire, en philologie, en géographie, en bibliographie, en critique, on le reconnaît tout d'abord. Les manifestations de la science espagnole, telles que nous venons de les décrire; ne sont pas sans analogie avec de curieux résultats remarqués par les physiologistes lorsque l'évolution intellectuelle a été ralentie à une certaine époque de la vie. Est-ce ici une des conséquences de l'Inquisition qui, en Espagne, attaqua l'entendement humain dans son initiative et jusque dans ses moelles, ou bien l'indice d'un état cérébral particulier, inné et rebelle? Problème complexe que nous aborderons un jour à tête reposée dans quelque revue d'ethnographie.

B. A. V.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.